

GÉNOCIDE RWANDAIS : LE POIDS DE L'IDÉOLOGIE

L'analyse du génocide des Rwandais tutsi, en 1994, montre la difficulté à contextualiser la violence et l'importance de l'idéologie. Sociologue spécialiste de la région des Grands Lacs africains, André Guichaoua, présent au Rwanda aux premiers jours du génocide, a livré en 2010, dans son ouvrage *Rwanda : de la guerre au génocide*, les résultats de ses quinze années d'enquête sur l'avènement de ce drame.

Le déterminisme démographique – surpeuplement, pression foncière, lutte pour la vie,

De fait, au niveau social, la violence repose en général sur une l'idéologie. Comme l'explique l'anthropologue Maurice Godelier, qui voit dans la violence la source de toutes les formes de domination, il n'y a pas de reproduction des rapports de domination sans une mixtion de violence et de consentement plus ou moins explicite. Et c'est en imaginant des idéologies que l'homme et les sociétés rendent possible la violence et donc la domination. Les idéologies, du fait qu'elles ne sont pas perçues comme « imaginaires » par celles et ceux qui y croient, ont en effet des implications bien réelles en termes de violence et de domination, notamment politiques, religieuses et sexuelles.

C'est ce que montrent les premières formes d'État comme l'Égypte pharaonique ou les empires aztèque et inca, dont les sujets acceptent la violence sacrificielle et la domination sans partage du fait de la prédisposition « imaginée » de leurs rois à contrôler le cosmos, l'environnement et les humains, en somme l'ordre social tout entier. On pense aussi, plus récemment, à l'analyse des événements qui ont conduit au génocide des Rwandais tutsi, en 1994 (voir l'encadré ci-dessus).

Un autre niveau de violence, plus systémique, apparaît lorsque des catégories de population sont tenues à l'écart des ressources économiques et sociales par le fonctionnement des institutions, comme dans le cas de l'Apartheid, notamment. Le ressenti d'impuissance politique façonné chez ces populations se traduit par l'extrême difficulté de la vie quotidienne, le handicap, le retard scolaire ou encore la maladie, comme l'explique l'anthropologue Didier Fassin en 2006 lorsqu'il évoque les causes politiques de la prévalence du sida en Afrique du Sud.

du fait de la géographie montagneuse et pauvre en ressources du pays – est souvent invoqué pour expliquer les événements. Mais, pour lui, ces raisonnements sont des reconstructions *a posteriori* de la réalité, pour la plupart difficiles à justifier scientifiquement. Son enquête sur la conduite de la guerre à partir de 1990 et la mise en œuvre du génocide souligne que les décisions ayant conduit à cette situation relèvent autant de choix stratégiques que de motivations opportunistes de la part des protagonistes. En particulier, l'initiative des massacres, puis leur mise en œuvre, reposaient sur les unités de l'armée fidélisées et les forces miliciennes de Kigali rattachées directement aux seuls décideurs en cas de crise : les officiers adoubés par le clan présidentiel. Le poids de l'idéologie est resté très présent dans les débats autour de la mémoire de ces événements, entre dénégaration du génocide pour les uns, diabolisation d'un régime pour les autres, et controverses sur la comptabilité des morts des deux camps pour neutraliser le débat.

La pauvreté est l'une des déclinaisons de la violence systémique, et est elle-même source de multiples violences individuelles, parfois dans des circonstances inattendues. Prenons un exemple. À l'entrée de certains temples en Inde, des macaques agressent les touristes qui s'affranchissent de leur payer leur dû – leur distribuer des cacahuètes achetées à leurs comparses humains, lesquels se tiennent toujours à proximité. N'est-ce pas la violence de la situation de pauvreté ambiante qui génère cette cascade d'agressions ? La pauvreté conduit d'abord les hommes à stimuler l'agressivité des macaques envers les touristes, lesquels s'en prennent aux singes et, surtout, aux vendeurs de cacahuètes. Se met en place une sorte de mise en abyme de la violence dont la pauvreté serait à l'origine.

FORMES DE VIOLENCE ÉMERGENTES

Enfin, depuis quelques années, des anthropologues s'intéressent à des violences relevant de l'ordre planétaire, qui touchent des biens communs de l'humanité. Il s'agit par exemple des sites à forte valeur patrimoniale comme ceux de Tombouctou, dynamités volontairement en 2012, ou de ceux saccagés par le développement du tourisme de masse en Asie. On peut encore parler de la violence faite à l'environnement, auquel cas il est question de « délits », de « crimes » ou d'écocides. Particulièrement difficiles à appréhender du fait de leur articulation aux autres déclinaisons de la violence, ces destructions renvoient à l'incertitude des sociétés contemporaines, qu'elle soit politico-religieuse ou économique.

Le concept médiatisé de « réfugié climatique », étroitement lié à celui d'écocide, reflète à ce titre une forme de violence à la fois planétaire, sociale et individuelle de plus en plus répandue. Pourtant, il reste insuffisamment pris en compte et ne bénéficie pas de reconnaissance légale et statutaire. Comme l'a auguré le sociologue Serge Dufoulon en 2013 : « Les réponses des démocraties pourraient [...] devenir aussi violentes que les événements climatiques à l'origine de l'émergence de populations ou de groupes de migrants environnementaux. » Le traitement global (pas uniquement juridique) réservé aux écocides et aux réfugiés climatiques est directement lié à la violence du « climat » social et politique qui imprègne nos sociétés, alors même que se profile l'urgence de la transition sociale et environnementale.

On le voit ici encore, la violence est surtout une question de contexte, de qualification et d'expérience. Plutôt que parler de « germes » de la violence, ce qui sous-entend l'existence d'une forme initiale dont l'humanité serait porteuse, il serait donc peut-être plus juste de parler de « semences » de la violence, pour rappeler qu'elle émerge rarement spontanément. ■

BIBLIOGRAPHIE

M. Godelier, *L'Imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, CNRS, 2015.

D. Dussy, *Le Berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*, La Discussion, 2013.

V. Nahoum-Grappe, *Violences sexuelles en temps de guerre*, *Inflexions*, vol. 2(17), pp. 123-138, 2011.

F. Héritier (éd.), *De la violence : séminaire de Françoise Héritier*, Tome 1, Odile Jacob, 1996.

L'ESSENTIEL

> Chez les primates non humains, les comportements agressifs jouent un rôle clé dans la régulation des groupes sociaux.

> Ces comportements sont en général des manifestations non physiques.

> Mais, dans de rares circonstances, il arrive que ces comportements dégèrent en violence physique, conduisant parfois à la mort d'un des adversaires.

> Le déclencheur est souvent un changement de l'environnement, mais parfois aussi le tempérament d'un individu.

L'AUTRICE



SHELLY MASI
primatologue, maîtresse de conférences au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, au sein de l'unité Éco-Anthropologie

La violence, une exception chez nos proches cousins?

Il est rare que les chimpanzés ou les gorilles deviennent violents, mais certains événements changent parfois la donne...

Mlima était un gorille mâle dos argenté des aires protégées de Dzanga-Sangha, en République centrafricaine, où j'effectue mes missions depuis 2000.

En 2004, devenu vieux, il avait perdu toutes ses femelles, qui ne le sentaient plus assez puissant pour les protéger des autres dos argentés. Mais après des mois de recherche d'une nouvelle femelle, Mlima avait enfin trouvé Samba, une adolescente qui avait un problème à un œil. Cependant, une semaine plus tard, un autre mâle dos argenté l'a attaqué. Mlima s'est battu de toutes ses forces, car c'était sa dernière chance d'acquérir une femelle. Mais, à l'issue du combat, l'autre mâle est reparti avec Samba, abandonnant Mlima à ses blessures. Le vieux gorille est mort la nuit même.

S'agit-il de violence? La réponse n'est pas simple et ce terme est peu employé en éthologie. En effet, les agressions font partie du répertoire comportemental normal des animaux pour défendre un territoire, la nourriture, un partenaire, un statut social de dominance ou sa propre famille. Elles ont donc une fonction biologique spécifique dans les interactions sociales. Il arrive cependant

qu'une agression dévie du comportement habituel de l'espèce. Les zoologistes parlent alors de «comportement violent». Depuis une trentaine d'années, les primatologues s'intéressent de près à ces comportements et aux conditions de leur apparition. Leurs études ouvrent plusieurs pistes pour comprendre d'où vient la violence humaine.

DES LUTTES EN GÉNÉRAL NON PHYSIQUES

Les comportements agressifs résultent d'une interaction de deux individus ou plus, et leur intensité est liée au contexte. Ils interviennent chez les espèces territoriales (qui défendent leur territoire et ses ressources, comme les chimpanzés) ou en défense du groupe familial (partenaires sexuels, enfants) contre d'autres mâles, comme chez les gorilles et les lions. Chez les gorilles, les interactions agressives des mâles dos argenté sont généralement des démonstrations de force pour décourager l'adversaire de s'approcher du groupe familial et de «voler» des femelles ou, pire, tuer un enfant. De fait, l'infanticide est un moyen de «libérer» des femelles adultes: une fois perdu leur enfant, elles quittent leur groupe pour rejoindre un autre mâle dos argenté.